

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 146. — Juin 1899

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE LA SASKATCHEWAN.

LETTRE DU R. P. BONNALD AU DIRECTEUR DES ANNALES.

Pelican Narrows, Mission de Sainte-Gertrude,
le 1er novembre 1898.

Mon révérend et bien cher Père,

C'est le moment d'adresser à la rédaction des annales mon rapport annuel sur les travaux de la Mission du lac Pélican et de ses succursales. A mon avis, ce récit pourrait paraître aride et monotone; mais puisque la Congrégation veut bien s'y intéresser — on nous l'a dit au dernier Chapitre — je m'empresse de suivre les avis que nous a adressés à ce sujet notre révérendissime et bien-aimé Père général.

En novembre dernier, privé de la compagnie du

P. Simonin, Xavier, qui passait trois mois avec les chrétiens du fleuve Churchill, je gardais seul la Mission. La surface de notre lac était à peine durcie au contact du froid qu'on vint me demander pour des baptêmes et des malades à une journée de marche. Impossible de passer sur la glace du large, trop faible encore. Il nous fallut même quitter souvent les bords dangereux du lac pour passer à terre. Sur le soir, en traversant une petite rivière ou plutôt un ruisseau, la faiblesse de mon élan trahit mon courage, je tombai à l'eau, et force nous fut d'allumer du feu pour me permettre de changer. Ce contre-temps nous retarda et la nuit était fort avancée quand nous arrivâmes à la cabane des sauvages située au milieu de hauts sapins, sur le bord d'un lac. Il faisait très froid et nous étions heureux de nous trouver devant un foyer flamboyant; assis sur nos talons par terre, nous fîmes honneur au poisson que l'on nous servit à souper.

Comme il était très tard, je remis au lendemain les soins à donner aux malades et les sacrements à administrer. La cabane n'était pas grande, puisque, couché, mes pieds touchaient presque le foyer et ma tête la porte. Les enfants qui n'avaient pas eu connaissance de notre arrivée furent émerveillés et stupéfaits le matin de voir le missionnaire et son compagnon couchés dans leur loge.

Un petit enfant était à toute extrémité; le nouveau-né fut baptisé. On l'avait déjà appelé *la Trinité*. Je lui donnai le nom de Pierre. La vieille grand'mère se confessa et reçut l'extrême-onction. *Je n'attendais que cela, maintenant je partirai contente*, me dit-elle. Elle mourait bientôt en effet.

Cette vieille était aveugle, elle désirait mourir pour voir le bon Dieu.

Première compagne d'un vieux bigame qui mourut protestant pour avoir un vernis de religion, elle s'empressa d'embrasser le catholicisme avec ses enfants. Vous serez peut-être surpris si je vous dis que cette sauvagesse avait du sang noble et du sang français dans les veines. Elle descendait d'un gentilhomme français, M. de Roche-Blave, qui, au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson, avait été chef d'une factorerie dans le pays, au commencement de ce siècle. Au retour de cette visite, il nous arriva encore un accident, presque un malheur. Je ne tombai plus à l'eau, mais le meilleur chien de mon traîneau tomba subitement malade et resta sur place.

Dès que les glaces furent solides, les chasseurs des alentours vinrent nous réjouir en nous apportant de la viande de caribou et de la chair d'esturgeon. Ce n'est pas à dédaigner quand depuis longtemps on se nourrit de brochetons ou de têtes de carpe, et je prie vos lecteurs de ne pas nous traiter de gourmands et de terrestres. Ici comme ailleurs : *primum est vivere*. Le froid intense et des courses fatigantes demanderaient qu'on se nourrît confortablement. Pauvre confortable !

Il faisait en ce temps-là un froid de 40 degrés centigrades. Par une pareille température, il faut garder sa capote en fourrures, même devant le feu, pendant que la galette dégèle.

A la Mission, l'occupation du Père était de faire le catéchisme aux enfants, et entre temps de charrier le bois de chauffage.

Le dernier jour de novembre nous arriva à l'improviste le courrier du fort Cumberland. Les lettres ! les lettres ! Vous ne sauriez croire la douce émotion, la joie extraordinaire qu'on éprouve à ce moment-là, quand on a été sevré des nouvelles de la patrie, des pays civilisés,

pendant des mois entiers. La nuit suivante est souvent une nuit blanche pour le missionnaire du Nord qui oublie de dormir pour se rassasier de nouvelles de l'Église universelle et de la Congrégation...

Pendant que nous lisions nos lettres et nos annales avec un plaisir ineffable, nos gens, dans le village, n'étaient pas moins heureux de regarder le bel animal tout à fait inconnu pour eux que les voyageurs avaient amené dans le pays. C'était un cheval, un *gros chien*, en langue sauvage.

En décembre, ce fut un va-et-vient continuel de voyageurs, les serviteurs des divers postes de la Compagnie marchande ou les Indiens qui venaient trafiquer au magasin du village.

A Noël, nos chrétiens arrivèrent de tous les côtés. Les sauvagesses se distinguèrent par l'entrain de leurs chants; deux d'entre elles accompagnèrent les cantiques avec des accordéons.

De son côté, le P. Simonin célébrait les fêtes à Pakitawagan où s'étaient réunis de nombreux sauvages venus de très loin. Ce cher Père rentra peu après au lac Pélican, aguerri aux voyages du Nord et comprenant assez bien la langue du pays. Jugez si nous fûmes heureux de nous revoir après cinq mois de séparation.

En janvier, je profitai de la jeunesse et de la bonne volonté de mon *socius* pour l'envoyer à ma place chez des sauvages qui nous avaient demandés. Moi-même je partais un peu plus tard pour le haut Churchill. Un pauvre vieux sauvage infirme m'avait supplié d'aller le voir pour le confesser, lui et sa vieille.

On dit dans le pays qu'il suffit que je parte pour que le mauvais temps se déchaîne. Toujours est-il qu'une heure après notre départ, il arriva une tempête de neige qui fut pour nous une occasion de faire pénitence. Il

fallut chausser les raquettes ; nos chiens n'en pouvaient plus. Nous arrivâmes à minuit chez le vieux sauvage. De grand matin, pendant que les enfants et mon compagnon dormaient encore, j'entendis la confession du vieux et de la vieille, assis simplement au coin du feu sur mon sac de voyage. Quoique très heureux de cette bonne action, j'avoue qu'avec cette neige abondante, arpenter à la raquette ces lacs et ces baies sans fin, escalader ces montagnes, courir dans ces petits sentiers à chiens, dans les ravins et les bois, c'était plus qu'il n'en fallait pour me prouver que je dois renoncer à la marche à la suite des voyageurs en hiver... Mais qu'arrive-t-il ? Après le repos on oublie la fatigue, et l'on est toujours prêt à recommencer.

Après notre retraite de mois de janvier, le P. Simonin partait pour une longue course apostolique. J'aurais dû faire moi-même cette visite à nos chrétiens de l'Est pour le baptême de leurs enfants, mais un autre voyage en perspective ne me permit pas de l'entreprendre. D'ailleurs, le P. Simonin savait déjà assez de cris pour se tirer d'affaire. La difficulté des chemins, la rigueur de la saison et l'état précaire de nos chiens l'obligèrent sans doute bien souvent à se servir de ses jambes et de ses raquettes, mais il fut brave et vit tout son monde, fit les baptêmes et revint content, quoique fatigué.

Maintenant, à mon tour de voyager pour voir mon confrère du fort Cumberland, le R. P. Ovide Charlebois, et même pousser jusqu'à Prince-Albert pour les affaires temporelles de ma mission, une distance de 500 kilomètres.

L'homme propose et Dieu dispose : je devais même pousser encore bien plus loin. Une lettre de Mgr Pascal arrive au fort Cumberland et nous apprend le résultat des élections pour la nomination du délégué du vicariat de

la Saskatchewan au Chapitre général. Vous comprenez les émotions de l'élu. On se sent confus et joyeux à la fois, confus de se voir choisi pour représenter ses confrères à cette vénérable assemblée, et joyeux à la pensée de revoir les anciens de la famille, la France et la terre natale. Je ne saurais jamais assez remercier mes chers confrères d'avoir bien voulu penser à moi pour les représenter au Chapitre.

A la confusion, à la joie se mêlait bien un peu, même beaucoup, de crainte.

Ce pays d'adoption, ces vastes déserts parcourus en tous sens depuis plus de vingt ans, ces missions fondées, j'allais les quitter... mes chers chrétiens, mes bien-aimés orphelins de Sainte-Gertrude, les reverrais-je encore?... Ces voies ferrées sont si longues, l'Océan si vaste! Je partis, mes hommes m'accompagnèrent jusqu'à Prince-Albert.

Ce voyage fut long et pénible. On ne trouve pas de poissons à acheter pour les chiens; sur la route, la neige est abondante et les gros vents qui ont tout nivelé ne laissent aucune trace de chemin, dans les marais surtout. Un cheval mort dans le bois et que les loups ou les carcajoux n'avaient pas entièrement dévoré nous servit pour donner un repas à nos chiens. Ce ne fut qu'à Prince-Albert que nous pûmes les nourrir à bon marché et les rendre frais et dispos pour le retour. Adieu, mes braves sauvages, mes enfants bien-aimés, reprenez le chemin de votre pays, moi je vais en France! Bientôt, en compagnie de Mgr Pascal, la vapeur nous emportait sur le chemin du bas Canada. L'amabilité de Sa Grandeur ne pouvait me faire oublier celle du R. P. Dubaut, supérieur de Prince-Albert, que je venais de voir pour la première fois.

Nos pères de Qu'Appelle et de Winnipeg ont égale-

ment bien droit à notre reconnaissance. Je suis heureux d'avoir pour compagnon, jusqu'en France, le R. P. Hugonnard, délégué du vicariat de Saint-Boniface. C'est mon mentor, dans les gares, sur les bateaux. Venant du désert et moitié *ensauvagé*, j'avais besoin de son expérience pour me tirer d'affaire. Merci !

Passons de suite à Ottawa, sans parler de ce pays si pittoresque qui sépare Winnipeg, la grande ville des prairies, de la capitale du Dominion.

On est heureux, en qualité d'Oblat, de visiter à Ottawa les divers établissements de la Congrégation. S'il était permis d'afficher une préférence, je la donnerais au scolasticat d'Archeville.

Mes meilleurs souvenirs et mes fraternels remerciements à tous ces chers Pères et Frères d'Ottawa qui savent si bien accueillir les pauvres missionnaires sauvages de passage dans leurs maisons.

Pendant que le R. P. Hugonnard allait visiter les hauts personnages du gouvernement, je racontais à nos scolastiques notre genre de vie dans le Nord.

A Montréal, où le R. P. Lefebvre nous reçut si paternellement, nous visitâmes les établissements de charité, si nombreux en cette ville, et je profitai de la circonstance pour acheter et envoyer à nos Missions des statues et des ornements d'église.

C'est sur le bateau allemand *Trave*, qui allait de New-York à Plymouth, que nous nous embarquâmes, le P. Hugonnard et moi.

Nous nous en trouvâmes bien. Bonne traversée avec une journée à peine de mal de mer.

Un officier du bateau, mort subitement, fut jeté à la mer quelques heures après son décès, avec un air de musique et quelques paroles du commandant pour toute cérémonie.

Au bout de huit jours, nous débarquions à Plymouth et, le soir même, nous étions à Paris, à la maison générale. Chacun devine les sentiments qui firent battre notre cœur en touchant le sol de la patrie. Déjà sur la Manche, en revoyant les côtes de France, après vingt-quatre ans d'absence, nous les saluâmes de loin.

A tout cœur bien né, la patrie est chère.

Maintenant, mon révérend Père, vous n'attendrez pas de moi que je vous raconte en détail les différentes étapes de mon voyage et de mes visites en France. Vos lecteurs s'imaginent facilement ce qu'il peut y avoir d'intéressant et d'attrayant pour un pauvre missionnaire qui, après tant d'années passées au milieu des sauvages, revient tout d'un coup dans son pays, même quand ce pays est notre pauvre Lozère... Le village ! la maison paternelle ! l'église de la paroisse ! le cimetière ! les vieux amis ! les nouveaux venus qui s'empressent autour du missionnaire, leur oncle ou leur cousin ! Quel respect, je dirai quelle vénération ces bons chrétiens de France ont pour le missionnaire ! Ces sentiments nous confondent et sont pour nous une véritable prédication. C'est la voix de Dieu qui nous dit ce que nous devons être. Le soir, dans le village, après que les troupeaux avaient été ramenés à l'étable et que tous les hommes de peine étaient revenus au logis, toute la population se portait à la maison du Père pour l'écouter parler de ses Missions.

Afin que tous ces braves gens pussent entendre leur compatriote revenu de si loin, il fallait se réunir à la grange, plus vaste que les autres appartements. C'est là que j'ai vu ces chrétiens de vieille roche pleurer comme des enfants et me donner leur dernier sou pour la conversion des sauvages.

En allant dire ma messe le matin et en traversant la campagne de bonne heure, le parfum des genêts en fleurs, le chant de l'alouette et celui du laboureur, la vue des blés et des belles prairies, tout cela me causait un plaisir ineffable et me rappelait d'autres temps... Quelle différence avec nos immenses solitudes de neige et de glace ! Mais béni soit Dieu qui remplit l'univers de sa puissance et qui a tout fait pour l'homme et pour sa propre gloire sous tous les cieux et tous les climats ! Ici comme partout, nous trouvons des merveilles qu'on croirait à nulle autre pareilles.

A la porte de l'église paroissiale, en sortant de la grand'messe, les bons paroissiens et les paroissiennes m'attendaient sur la place et avaient la bonté de venir me dire : « Ah ! mon Père, nous aimerions mieux mendier notre pain que de ne pas appartenir à la Propagation de la Foi. » Cependant, au milieu de ces joies et de ces douces émotions, la terrible grippe fondit sur moi et dix jours durant me tint au lit. Ce fut bien sérieux. Mais le bon Dieu voulait que je retournasse à ma Mission et me rendit la santé. La jeunesse des petits séminaires et des collèges ecclésiastiques du diocèse de Mende entendit avec intérêt, et j'espère avec fruit, les histoires de nos missions. Les lévites du grand séminaire ne furent pas trop choqués de mon français barbare, et je crois que plusieurs se disposaient déjà à partir pour le noviciat des Oblats.

L'évêque, Mgr Baptifolier, les grands vicaires, les chanoines, furent on ne peut plus sympathiques au missionnaire et le prouvèrent par leur générosité à son égard.

Les honneurs et les dons pleuvaient sur la tête du pauvre P. Bonnald, peu habitué à ces faveurs, tellement est haute l'idée que le clergé et le peuple se font de

celui qui abandonne tout pour les âmes. Fasse le bon Dieu que je ne l'oublie jamais! Je dois dire ici qu'en chemin de fer, dans les gares, dans les hôtels, partout le missionnaire fut respecté de tous. Un jour, ayant manqué l'heure du départ d'un train dans une ville du Midi, je dus attendre longtemps. J'allai au premier hôtel venu prendre mon repas, mais il arriva que je tombai dans un restaurant, rendez-vous habituel de socialistes; je fis contre mauvaise fortune bon cœur. L'accueil fut assez froid d'abord et l'on me regarda de travers. Je me hasardai à faire quelques questions à mes voisins de table, comme pour leur demander des renseignements. On me répondit non pas avec sympathie, mais assez poliment. Bientôt ce furent eux qui me questionnèrent. Je leur répondis. La conversation s'engagea, se continua avec intérêt, et finalement ces pauvres et braves gens devinrent mes amis. Leurs mains tenaient bien le couteau et la fourchette, mais toute leur attention était à ce que je leur disais de nos Missions, et je vous assure que j'étais très édifié des réflexions qu'ils faisaient et qu'ils se communiquaient. Ils étaient bien convaincus que la religion avait civilisé les sauvages et les rendait heureux en ce monde, sans parler de l'autre.

Au sortir de la salle, ces mangeurs de curés me saluèrent tous avec politesse et sympathie, et quand mon tour vint de régler mon compte avec le maître d'hôtel, il ne voulut rien prendre au missionnaire des sauvages.

Un autre fait analogue m'arriva dans une grande gare. C'était en avril et je voyais des cerises dans un buffet; comme notre première mère Eve, je fus tenté d'y goûter. Cela ne nous arrive pas souvent de manger des cerises, au lac Pelican.

A ma demande, le petit panier fut versé dans un journal et me fut remis. J'avais parlé avec le maître du

buffet. Quand je voulus payer : « Ah ! mon Père, me dit-il, gardez votre argent, vous en faites bien assez pour les pauvres sauvages. »

Puisque j'en suis à me rappeler et à vous citer quelques petits faits de France, j'en insère ici un autre d'un genre différent et qui m'impressionna beaucoup. Nous étions à Montmartre le jeudi saint au soir. Le R. P. Lemius finissait presque son sermon aux pauvres réunis au nombre de quinze cents à la crypte. Il nous reconnut, le P. Hugonnard et moi, parmi ses auditeurs, et il annonça, en terminant, que deux missionnaires venaient d'arriver de l'Amérique du Nord et que tous les pauvres iraient baiser la croix de ces deux Pères qui se tiendraient debout près de la porte. Deux heures durant, nous eûmes les bras tendus présentant notre croix d'oblation à baiser à ces miséreux de la capitale. Ce fut pour nous un grand sujet d'édification et rien ne pouvait nous rappeler davantage le ministère de nos Missions.

Quant au Chapitre général, je dirai seulement qu'on se sent heureux, honoré et fier d'être Oblat en assistant à une pareille assemblée, à côté de ces vénérés confrères si respectables par leurs vertus et par leurs talents.

Celui qui écrit ces lignes regrettera aussi toujours de n'avoir pu, faute de temps, répondre aux aimables invitations qui lui furent faites, de visiter Notre-Dame de Pontmain, Notre-Dame de Sion, Notre-Dame de l'Osier et Liège. Il lui eût été pourtant bien agréable de voir toutes ces générations de futurs Oblats grandissant à l'ombre des sanctuaires de notre Mère immaculée ! Et quels doux souvenirs lui seraient venus au berceau de sa vie religieuse !

Un salut affectueux à ces chères communautés, sans oublier le bon Frère Théophile, de Liège, si connu de tous les missionnaires.

Notre-Dame des Lumières et Angers, ce furent là mes seules visites ou pèlerinages.

L'heure de repartir est venue ; seul et le premier des capitulants, je reprenais le chemin de l'Amérique vers la fin de juin. Adieu à ces chers Oblats et autres amis que j'ai vus ou que j'aurais voulu revoir ! Oui, à Dieu, qu'ils soient à Dieu, ces chers confrères, parents ou bienfaiteurs ; au revoir un jour au ciel ! je retourne à nos pauvres et chères Missions. Que le ciel me soit propice sur terre et sur mer ! Merci à nos bons Pères et Frères de Paris, toujours si aimables envers les Oblats de passage à la maison générale et si serviables pour les aider à faire leurs préparatifs de voyage. Merci à nos Pères de Londres et à ceux de Liverpool.

Le *Numidian*, qui nous porte, laisse Liverpool le 23 juin, longe les côtes d'Irlande et vogue en pleine mer par des vents continuels, mais sans essuyer de tempêtes. Les passagers, tous protestants, sympathisent pourtant avec le prêtre catholique Nous sommes distraits par quelques voiliers, de rares steamers et aussi des icebergs. Nous saluons Terre-Neuve, Saint-Pierre et Miquelon que nous regardons du large avec nos longues-vues

Après dix jours de traversée, sans avoir eu le mal de mer, nous entrions dans le fleuve Saint-Laurent. Vous avez entendu parler du magnifique panorama que présentent ses rivages

Une journée durant, de Québec à Montréal, debout sur le pont du navire, nous jouissons du plus beau tableau que j'aie jamais vu. Des deux côtés du fleuve, une suite de villages et de villes avec leurs églises et leurs beaux clochers.

Au moment de débarquer à Montréal, nous nous félicitons tous mutuellement de notre heureuse traversée. Quelques heures après, nous apprenions l'épouvantable

catastrophe de la *Bourgogne*. Le 12 juillet, j'arrivais à Prince-Albert après avoir vu, dans les gares des premières colonies du vicariat, des Européens catholiques émigrés de l'Allemagne ou de la Pologne

Il suffisait à ces pauvres gens de voir une soutane et une croix pour accourir aux pieds du prêtre et lui baiser la main. Il n'y a pas assez de missionnaires pour ces âmes abandonnées.

Je trouvai à Prince-Albert les Pères Oblats des environs réunis autour du R. P. Dureau pour avoir des nouvelles de France et de la Congrégation

Là aussi m'attendaient depuis trois jours quatre de mes chrétiens du lac Pélican avec deux canots. Ils vinrent jusque sur les *chars de feu* me serrer la main et prendre mon bagage La joie fut grande de part et d autre en se revoyant. Deux jours après, nous partions pour la Mission Sainte-Gertrude. L'espace de 200 milles anglais, nous descendons la Saskatchewan et nous arrivons ainsi au fort Cumberland. Nous traversons ensuite des lacs et remontons les rivières du Nord sur un parcours de 150 milles.

A l'entrée d'une rivière, nous trouvons des sauvages catholiques qui attendent notre passage et qui, à notre vue, remercient Dieu de m'avoir ramené sain et sauf d'un si long voyage, ils viennent justement de faire chasse et boucherie ; il y a là, sur le gazon, les dépouilles de deux élans. On nous fournit des provisions pour le reste du voyage

Le calme dont nous sommes favorisés nous permet de traverser sans danger les grands lacs qui nous séparent du lac Pélican, et nous arrivons un dimanche soir, non sans émotion, en vue de cette chère mission dont je jetai les fondements en 1878

Nos canots sont aussitôt reconnus par la population du

village qui se dirige vers l'habitation des Pères pour nous souhaiter la bienvenue et nous serrer la main. Pour nous consoler de la séparation de nos amis de France, il ne fallait rien moins que les visages souriants de ces chers Indiens. Si les paroles leur manquaient pour exprimer la satisfaction qu'ils éprouvaient en revoyant leur Père, leurs regards la disaient assez. Ces pauvres gens s'étaient figuré que leur missionnaire ne reviendrait jamais plus. Ne croyez pas cependant que nos sauvages soient l'amabilité même; ils sont au contraire généralement assez peu reconnaissants de ce qu'on fait pour eux

Mais le bon Dieu nous a ainsi faits, que nous nous attachons à nos œuvres en dépit et peut-être à cause des peines que nous avons eues

Après cinq mois d'absence, j'arrivais donc à la Mission Sainte-Gertrude, la chapelle et le presbytère étaient fermés Le P SIMONIN remplaçait au fort Cumberland le P. CHARLEBOIS qui était allé à ma place visiter nos chrétiens du fort Nelson. Il me fallut contenter nos sauvages en leur racontant les péripéties de mon voyage, leur parler des chemins de fer, des bateaux à vapeur ou, comme ils disent dans leur langue, des traineaux et des canots de feu, leur dire ce qui se passait de l'autre côté de la terre dans les grands et vieux pays. Je ne pus répondre aux questions qu'ils me posaient sur le Pape, n'ayant pas eu le bonheur d'aller à Rome. Nos chrétiens s'intéressent beaucoup à l'auguste personne du Vicaire de Jésus-Christ, et il faut les entendre chanter avec amour tous les dimanches, après la grand'messe, *Dominus conservet eum...*

Le lendemain de mon arrivée, je chantai la grand'-messe en actions de grâces des soins maternels dont la divine Providence n'avait cessé de m'entourer durant tout mon voyage.

Je renonce à vous décrire l'étonnement, la stupéfaction des Indiens en entendant le phonographe que j'avais apporté de France. Une boîte armée de quelques fers et d'un cornet qui chante en leur langue, parle leur idiome, reproduit le son de la voix de leur missionnaire, voilà, on le comprend, du reste, une chose de nature à frapper extraordinairement l'imagination de nos enfants des bois.

La renommée de la boîte qui parle et qui chante se répandit dans tout le pays, et il nous arriva des Indiens de fort loin pour la voir et l'entendre.

Les lettres que leur avaient remises pour moi leurs amis ou compatriotes témoignaient de la joie que leur avait fait éprouver à tous la nouvelle du retour de leur vieux missionnaire.

Je dus reprendre mon ministère habituel. Pendant deux mois, trois fois par jour, la cloche appelait les Indiens à l'église : le matin à la messe et le soir à l'instruction, tous les fidèles indistinctement, et dans l'après-midi, les enfants pour le catéchisme.

Les protestants assistaient presque tous à l'exercice du soir ; ils y tenaient tant, que longtemps à l'avance ils venaient chez les voisins attendre l'heure de la prière.

Cette assistance a porté bonheur à plusieurs d'entre eux. J'ai reçu trois abjurations d'adultes.

Je passe presque sous silence un événement extraordinaire pour le lac Pélican, mais qui n'a pas trait directement à la religion : le traité passé entre les sauvages et un agent du gouvernement. Ce pays de rochers, de sable et de terre glaise ne sera jamais habité par les blancs, mais étant inclus dans le territoire canadien, ses habitants participent aux avantages que le gouvernement accorde aux aborigènes en compensation des belles terres de l'Ouest qu'il s'est appropriées. Libre à

chacun de prendre le traité ou de le refuser. Les ministres protestants ont poussé leurs adeptes à l'accepter, les missionnaires ont laissé les catholiques libres d'agir à leur guise. En tout cas, lorsque nous aurons ici une réserve en règle, ce sera la seule en majorité catholique dans le Nord-Est du Dominion.

Peu après cet événement, le R. P. Charlebois nous revenait du fort Nelson avec une liste de trois abjurations, de baptêmes et de mariages.

Ce vaillant et zélé missionnaire n'avait pas hésité, avec tout le désintéressement d'une âme apostolique, à laisser sa propre Mission pour aller voir mes néophytes du fort Nelson, qui, sans lui, n'auraient pas vu de prêtre cette année-ci. Il nous dira sans doute ailleurs le bien qu'il lui a été donné de faire à nos chrétiens les plus éloignés, mais je veux rapporter un fait qui se passe assez souvent dans nos Missions et qui, dans la circonstance, me paraît bien édifiant.

Un bon vieux sauvage, père d'une nombreuse famille, qui a donné tous ses enfants à l'Église catholique, arrivait de bonne heure, ce printemps, au fort Nelson. Il y amenait dans son canot d'écorce un de ses fils très malade. Dieu sait ce que ce pauvre homme eut de peine pour venir de si loin — un voyage de deux semaines — monter le courant des rivières, lutter contre les rapides, se charger dans les portages d'abord de son fils âgé de vingt ans, puis du canot... Enfin, malgré les fatigues du corps et les peines du cœur, il fut heureux de déposer son cher malade dans la petite cabane qu'il se fit auprès de la Mission, entre la croix et l'église. Il savait que le Père ne serait pas encore arrivé, et il prévoyait bien que le pauvre patient mourrait sans le voir. Mais du moins il mourrait près de *la maison de la prière,* son corps reposerait quelques instants devant la croix de l'autel

et les images du Sacré-Cœur et de Marie, et serait déposé en terre bénite. C'est ce qui arriva.

Le ministre de l'erreur ne fut point appelé. Tous les catholiques présents récitèrent le chapelet auprès du mourant. L'un d'eux récita les actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition. On invoqua la Sainte Vierge et saint Joseph, et le malade mourut en priant.

Le bon Dieu lui aura tenu compte du grand désir qu'il avait de se confesser. Il recommanda que le Père en fût informé et il lui laissa une fourrure comme offrande de la messe qu'il lui demandait pour le repos de son âme.

Ces bons néophytes, seuls à la Mission, prièrent encore ensemble devant le corps au milieu de la chapelle et le portèrent ensuite au cimetière où, au milieu de la parenté en larmes, ils firent les dernières prières. Toute la population du pays, en majorité encore protestante, fut fort édifiée. Quand un peu plus tard le R. P. Charlebois arriva, il s'empressa de célébrer un service solennel pour l'âme du pauvre trépassé.

Les quelques semaines que le missionnaire passa au fort Nelson furent consacrées à instruire, confesser et encourager ces bons catholiques. Il y reçut même dans l'église quelques nouveaux convertis.

Revenons au lac Pélican. Le R. P. Charlebois, qui vient d'y arriver vers la fin d'août, nous a raconté ses conquêtes et les espérances qu'il fonde sur les populations sauvages de l'Est, toutes enrôlées dans la secte des méthodistes. Cette fausse religion ne les satisfait pas, ils voudraient nous voir et nous entendre plus souvent. *Rogate ergo dominum messis*. Merci à ce bon Père pour le bien qu'il a fait à nos chrétiens de Nelson et de Churchill; il les a tous vus ou à la mission ou sur son chemin au retour. Le R. P. Charlebois ayant regagné le fort

Cumberland, le P. Simonin revint au lac Pélican. Nous sommes ici ensemble jusqu'aux approches de Noël. Pendant mon séjour en France, je me suis préoccupé des statues, des ornements, etc., pour les chapelles que nous projetons d'élever aussitôt que nous en aurons les moyens.

Depuis la fondation de la Mission, c'est la première fois qu'une lampe brille dans notre petit sanctuaire et éclaire mystérieusement l'autel du Très Saint Sacrement. Nos chrétiens semblent redoubler de ferveur dans la visite quotidienne qu'ils ont l'habitude de faire depuis leur conversion. Tous les matins, ils assistent nombreux à la sainte messe. Une autre pratique qui leur est salutaire, c'est la récitation fréquente du chapelet. L'exercice du Chemin de la Croix attire même les protestants, et un des premiers officiers de la Compagnie de la baie d'Hudson, qui y avait assisté un jour par occasion et curiosité, disait à ses commis dans la factorerie dont il était chef : « Je n'ai jamais rien entendu de si pieux et de si touchant que les paroles des prêtres catholiques dans l'intérieur, autour de leurs églises. » Pour ma part, j'ai reçu plusieurs abjurations décidées après un exercice du Chemin de la Croix.

Il est temps de clore ce trop long rapport. Nous finissons notre année de ministère, nos pêcheurs sont revenus dans leurs maisons avec leurs familles. Pendant deux semaines, avec leurs filets tendus aux détroits des lacs, entre les îles, ou à l'embouchure des rivières, ils ont fait leur provision de poissons. Les commerçants et les missionnaires leur en achètent aussi. Le froid de la saison est propice pour que le pêcheur en suspende des milliers qui se conserveront six et sept mois, jusqu'au mois de mai. Il nous en faut deux mille pour nos chiens et mille pour notre table. Avec ces poissons, nous avons

notre récolte de pommes de terre qui est un vrai miracle pour le pays, sur ces pointes de sable et au milieu des rochers. On sait que la nature du sol et le climat ne nous permettent pas d'avoir d'autres récoltes ni d'animaux domestiques. On se nourrit de poissons surtout et quelquefois de viande de fauve. Nous profitons aussi de la cueillette de fruits sauvages qui nous servent à assaisonner nos maigres provisions dont heureusement la quantité remplace la qualité.

Je finis en vous donnant le fruit spirituel de notre ministère pour cette année : 24 baptêmes, 6 abjurations, 5 mariages, 5 extrêmes-onctions, 6 premières communions.

En recommandant les missionnaires, ainsi que toutes nos œuvres aux prières de la Congrégation, je vous prie d'agréer, mon révérend et bien cher Père, mes saluts les plus fraternels en N. S. et M. I.

E. Bonnald, o. m. i.



VICARIAT DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

LETTRE DU R. P. THOMAS AU R. P. FAYARD, PROCUREUR GÉNÉRAL.

Mission Saint-Joseph, William's Lake, le 5 avril 1899.

Mon révérend et bien cher Père,

De retour d'une longue tournée de plus de trois mois chez les sauvages et à la veille de commencer chez les blancs des visites qui vont durer quatre ou cinq semaines ; avant de reprendre de nouveau pour plusieurs mois des voyages et des missions chez mes enfants des bois les plus éloignés, je viens mettre à exécution ma